

21.30 VAGABONDAGES

Poète, vos papiers... Pour l'état civil, Léo Ferré a 70 ans. Pour la chanson française, il n'a pas d'âge. Immortel sous le signe de Rimbaud, d'Apollinaire... Le vieux lion Ferré n'en finit pas de rugir.



LEO LE LION

Roger Gicquel accueille Léo Ferré.

« Il faut bien parler de Léo Ferré dans la rubrique des variétés, puisqu'il chante et qu'il n'a encore rien publié. Mais il relève plutôt de la page littéraire. Ferré est, en effet, l'un de nos plus authentiques poètes — s'il est vrai que la mission du poète est d'éveiller, d'inquiéter son époque. « Inquiétant » c'est le mot qui vient naturellement à propos de ses chansons-poèmes. Inquiétantes comme ont dû être les premières œuvres de Laforgue, d'Alfred Jarry... » Signé J.-P. Lacroix, du *Franc-tireur*, l'article est daté du 12 décembre 1947. Léo Ferré faisait alors ses premiers pas sur la scène d'un cabaret de Saint-Germain-des-Près, et s'y trouvait en compagnie de Cora Vaucaire, Catherine Sauvage, Francis Blanche, Pierre Dac... Audessus de l'article, un dessin. L'artiste de profil. Front (déjà) largement dégarni, longs cheveux tombant en boucles dans le cou, petites lunettes rondes façon Schubert, et gentil sourire aux lèvres. Les photos d'aujourd'hui affichent volontiers un large sourire hilare, un visage ironique ou sombre auréolé de blanc. Un visage, qui, au fil des années a quitté Schubert pour venir s'inscrire du côté de Beethoven.

A 70 ans (eh, oui !), toujours crinière au vent, le vieux lion Ferré continue de rugir. D'écrire, de composer, de chanter/enregistrer

des disques et donner des galas. Plus que jamais « graine d'ananas ». Et jamais assagi. Malgré la petite vie bucolique et tranquille, qu'il mène depuis douze ans entre son épouse, Marie, et leurs trois enfants dans une maison calme et gorgée de soleil, en Italie, dans la miraculeuse campagne toscane, à deux pas de Sienne. Une retraite familiale. Mais les poètes prennent-ils jamais leur retraite ? Ses disques ? *Ludwig* et *L'Imaginaire*, sont arrivés en 1981. Trois ans plus tard, enregistré avec l'orchestre symphonique de Milan, Ferré lançait son énorme pavé : un quadruple album, poème dramatico-symphonique : *L'Opéra du pauvre*. En ce moment même, toujours avec l'orchestre de Milan, qu'il dirige pour l'occasion, il enregistre un double album de chansons inédites, sous le signe de Rimbaud : *On n'est pas sérieux quand on a 17 ans* — la pochette du disque est déjà prête. C'est la photo de son fils, Mathieu, qui l'ornera. Il a tout juste 17 ans. L'âge mythique du poète.

Ses galas ? Une centaine par an. L'an dernier, le vieil anar donnait même un récital à Berlin-Est, sur la scène du Berliner Ensemble, le théâtre de Brecht. Il y a quelques jours, à peine, il était à Paris au Déjazet. Il chantait les poètes. Baudelaire, Rimbaud, Apollinaire, Verlaine, Aragon, Jean-Roger Caus-

simon — son ami disparu (l'auteur de *Temps du tango*), et René Baër, l'auteur de ses toutes premières chansons (comme *Le Scaphandrier* ou *La Chambre*). Sans les poètes, ceux qu'il nomme « les poètes de la liberté », Léo Ferré serait peut-être mort. « Baudelaire, quand tu me manques, je te mets en musique », écrit-il. Sans la musique aussi. « Parce qu'elle emmène la poésie dans les oreilles des gens. Parce qu'elle est une adorable tricherie, qu'elle agrippe, qu'elle fait passer les mots. » Et parce qu'elle lui est, en tous points nécessaires.

La « vocation » de cet enfant monégasque (son père était le directeur du personnel du casino), éduqué dans les écoles chrétiennes, lui vint-elle ce jour où, à 10 ans, subrepticement glissé dans la salle de l'opéra de Monte-Carlo, il écouta, bouche-bée, un concert dirigé par Toscanini ?... Toujours est-il que le souvenir l'a marqué. Et qu'il affirme presque à regret, que la chanson, ce n'était peut-être pas tout à fait son trip. « Ce que je voulais, dit-il, c'est conduire un orchestre. » Ce qu'il fit, d'ailleurs, bien des années plus tard, en 1975. S'offrant le luxe de louer le Palais des Congrès et, l'orchestre au complet des concerts Pasdeloup (120 musiciens, pas moins), pour y diriger, en toute liberté, Ferré, bien sûr, mais aussi Ravel et Beethoven. « Moi, confiait-il à l'époque, je

voudrais pouvoir chanter un soir à l'Olympia et diriger Pelléas le lendemain à l'Opéra. » « Quand j'étais petit, dit-il encore, je croyais que tout le monde chantait. »

Chanteur-interprète par nécessité intérieure et extérieure (parce qu'étre compositeur reconnu impose bon nombre « de magouilles »), compositeur par passion et poète par le hasard des choses, l'homme Léo Ferré, traîne après lui sa légende. Ses coups de gueule et son parler tranché. L'irréductible image du vieil anar serein qui ne mâche pas ses mots, à qui on ne la fait pas. L'ancien héraut du printemps 68, héros solitaire. Ni engagé, ni militant. Seul. Avec une éternelle liberté à la bouche. Une éternelle jeunesse en bandoulière. Et quelque chose en lui de ce *Bateau ivre* — insoucieux de tous les équipages », qu'il chante, dans la douleur, en engueulant Rimbaud, lorsque, parfois, sa mémoire est en panne. « Des écumes de fleurs ont bercé (ses) dérades / Et d'ineffables vents (l') ont ailé par instants... »

Colette Milon

VIDEOGRAPHIE

Léo Ferré de Guy Job, 1984, GCR (Récital au Théâtre des Champs-Élysées).